

MILANNGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi, 19 Septembre 1848. No. 2.

CONFÉRENCES

DU
RÉVÉREND PÈRE LACORDAIRE.
(Voir le numéro du 5 septembre.)
(Suite.)

Remarquez bien, Messieurs, que le mouvement corporel est extérieur à l'âme qui le produit par un acte de vouloir intérieur. C'est en cela que gît la différence de la génération et de la création. Quand l'intelligence conçoit une pensée, elle engendre, parce que la pensée est de même nature qu'elle et demeure en elle-même; quand la volonté suscite le mouvement du corps, elle crée, parce que le mouvement n'est pas de même nature qu'elle et naît au dehors. Ces deux actes n'ont rien de commun. Le premier est le principe de la vie interne; le second, de la vie externe. Le premier est la vie de Dieu et de notre âme; le second est la vie du monde et de notre corps. Toute activité se réduit à ces deux termes: engendrer et créer, c'est-à-dire produire au dedans et produire au dehors. Nul être n'existe sans cette double faculté. Si la première lui manquait, il n'aurait pas de vie intime et personnelle; si la seconde lui faisait défaut, il n'aurait pas de vie hors de soi. La génération concentre, la création dilate; elles composent ensemble le mystère de toute vie.

Jugez maintenant si la raison ne se forme aucune idée de l'acte créateur. Il est vrai qu'en Dieu, cet acte prend une énergie qui surpasse toute mesure. Tandis que le mouvement créé par nous s'éteint et meurt bientôt, les choses créées par Dieu s'affermissent dans une substance durable. C'est la même différence que nous avons déjà remarquée entre la production de la pensée divine et la production de la pensée humaine; la substance est le cachet des ouvrages de Dieu, tandis que tout ce que fait l'homme passe de l'être au néant avec une triste rapidité. Mais cet évanouissement de nos œuvres ne détruit pas leur réalité, ni l'analogie qu'elles ont avec les œuvres de l'infini. Nous engendrons réellement comme Dieu, nous créons réellement comme lui; nous l'une manière incomplète et relative, lui en un mode parfait et absolu. Et nous entendons les deux mystères de la génération et de la création, qui composent la vie, parce que nous sommes réellement, quoique imparfaitement, générateurs et créateurs.

Cela posé, Messieurs, votre place et votre sort vous sont dès présent connus: vous n'êtes pas des souverains, vous êtes des serviteurs. La souveraineté est l'existence par soi; vous n'avez à aucun degré. Vous avez été faits, vous avez été irés du néant, selon l'énergie que l'expression de la mère des Inachabées, et tout au plus pourriez-vous prétendre au titre d'enfants de Dieu. Ce sera là le terme extrême de votre ambition. Si par hasard la bonté divine a jeté dans votre âme et sur votre front des traces de ressemblance avec lui, vous serez ses enfants, et il vous permettra, du fond de votre cœur, de faire monter jusqu'à son trône le nom de Père. Ce sera votre plus haute gloire. Quant à la souveraineté, n'y rêvez pas; qu'est-ce que la souveraineté d'un être qui n'est qu'un autre? On veut pourtant vous la donner. C'est sur cela que le rationalisme s'épuise à prouver l'éternité du monde, et à chercher dans les ruines et dans la mort les signes de l'indéfectibilité. Car pensez-vous que l'esprit humain se précipite si ardemment sur ces questions, si elles eussent recouvert des conséquences pour la direction de l'âme de la vie? Tout est là, croyez-le. Dire que le monde est créé, c'est dire que l'homme est souverain; dire que le monde est éternel, c'est dire que l'homme est serviteur et tout à plus enfant. La première doctrine nous donne le droit de nous définir comme Dieu, "Je suis celui qui suis." La seconde, nous met au cœur la prière de l'Évangile: "Notre Père, qui êtes au ciel!"

Il faut choisir, Messieurs, il faut ici-bas vivre en dieu ou en créature, dans la modestie de l'obéissance ou dans l'orgueil de la souveraineté? Le quel choisirez-vous? Des sages vous font que vous êtes grands: ils s'attachent à ce côté sublime de votre être, et vous persuadent qu'il n'y a rien au-dessus de vous. D'autres vous présenteront de vous-mêmes l'image basse et flétrie; ils découvriront dans les régions ténébreuses de votre nature des secrets qui vous feront rougir, et ils se feront pour vous flatter encore. Seule, la doctrine tholique vous met à votre place sans insulte et sans adulation. Elle voit votre grandeur et vous la prouve: elle voit votre misère et vous la montre; elle vous soutient contre l'orgueil qui vous enfle et contre l'orgueil qui vous déshonore; elle vous donne enfin tout ensemble, la raison de votre grandeur et de votre misère dans cette parole qu'elle seule a prononcée: "L'homme est une créature, mais c'est la créature d'un Dieu."

La créature d'un Dieu? Pourquoi? Quel motif a eu cet être inaccessible de regarder au-dessous de lui et d'appeler qui n'était pas? Il nous importe de le savoir; car évidemment, le premier et le dernier mot de notre destinée est dans le motif de notre création. Perdue que nous étions dans les froids ombres de l'existence, incapables de nous éveiller nous-mêmes au fond de ce tombeau, nous n'avions autre espérance et d'autre germe de vie que dans la volonté de Dieu, et la volonté de Dieu ne pouvait elle-même se lever vers nous, nous plaindre et nous nommer, qu'en vertu d'un motif qui la déterminait. Nul être raisonnable, en effet, n'agit sans raison, nous ne pouvons agir au hasard, et d'ignorer ce qu'il fait en ignorant pourquoi il le fait. Aussi, Saint Thomas d'Aquin, cherchant avant nous le motif de la création, commença par poser cette maxime: *Tout être agit pour une fin*, et il appelle la fin du nom de *cause finale*, pour indiquer qu'étant le mobile des actes de la volonté, elle est réellement le principe des choses que la volonté produit. Dieu créant le monde, a donc été mû par une fin, c'est-à-dire par un but qu'il s'est proposé d'atteindre, et qui était le terme de sa pensée, de sa volonté et de son action. Quelle était cette fin? Si, pour le savoir, nous étudions les ressorts de ses propres déterminations; nous démêlerons aisément par où le mobile de l'intérêt ou de l'utilité: Nous voulions

et nous agissons parce que nous avons des besoins: nos mouvements sont l'effort d'un être qui ne vit pas de lui-même, et qui cherche au dehors le soutien ou l'accroissement de sa vie. Mais Dieu n'a pas de besoin; il vit de lui et en lui; rien ne manque à la plénitude de son être et de sa félicité: comment agirait-il par intérêt? Comment eût-il créé l'homme et le monde pour combler le vide de sa nature ou pour ajouter à l'infini des ressources et des jouissances qu'il ne s'y trouvaient point contenues? Manifestement, il les possédait toutes; il n'avait rien à gagner et rien à perdre dans la création de l'univers. Le déploiement extérieur de sa toute-puissance était un acte souverainement désintéressé.

Il est vrai, Messieurs, que j'ai souvent entendu dire, et vous l'avez entendu vous-mêmes, que Dieu a créé le monde pour sa gloire. Mais cette expression a deux sens, l'un qui est exact et que je vous exposerai bientôt, l'autre qui n'est pas admissible, parce qu'il suppose que la volonté divine peut être mue par la raison de l'utilité personnelle. Oublions donc un instant des termes mal définis, et continuons à chercher quel a été le motif de Dieu dans la vocation du monde à l'existence.

L'homme n'agit pas seulement par intérêt; il est capable d'agir aussi par devoir, c'est-à-dire de sacrifier son propre avantage à l'avantage commun, au nom d'une loi suprême qui règle les rapports des êtres. Leur impose des actes dont le bénéfice est pour autrui. Ce motif est infiniment plus noble que le premier; il ravit l'âme à l'égoïsme, et lui donne pour mobile une impulsion d'en haut, qui n'étant autre chose que la vue et le sentiment de l'éternelle justice, semble digne de se rencontrer en Dieu et d'avoir commandé sa résurrection quand il créa le monde. Pourtant, Messieurs, il n'est rien. Dieu est la justice même; dès qu'il agit, il le fait sous l'empire de cette loi d'équité qui est comprise dans son essence; mais avant d'agir au dehors pour la première fois, avant de fonder l'univers, il ne lui devait rien. Il était libre à son égard de toute la liberté de l'être en face du néant. Il pouvait lui communiquer l'existence ou lui lui refuser selon son plaisir, sans blesser aucun droit, sans méconnaître aucun devoir. L'homme lui-même ne doit rien au néant, et en tirant un autre homme de son sein généreux, il accomplit un acte de pleine et absolue souveraineté. Il est père, parce qu'il l'a voulu, comme Dieu est créateur parce qu'il l'a voulu.

Au-dessus du devoir, s'il est possible, ou du moins dans une place non moins profonde et sacrée, gît un autre mobile de nos actions: c'est l'amour. Nous allons, parce que nous aimons; nous souffrons, nous vivons, nous mourons parce que nous aimons. L'amour guide nos actes les plus ardents, et si quelquefois nous nous sentons capables de tout; si, pensant la vie et la mort devant nous avec une force presque sacrilège, nous nous croyons quelquefois déjà dans l'énergie de l'immortalité, c'est l'amour assurément, c'est l'amour qui nous persuade et qui nous emporte. Nul coursier n'est plus vite, nul ne franchit plus d'abîmes avec plus de bonheur, nul ne nous conduit plus loin, plus haut, et ne nous donne mieux la sensation de l'être qui va créer. Serait-ce donc l'amour qui pousse la volonté divine, et qui lui dit incessamment: Va et crée, va et crée? Serait-ce l'amour que nous aurions pour premier père? Mais hélas! l'amour lui-même a une cause dans la beauté de son objet, et quelle beauté pouvait avoir devant Dieu cette ombre morte et glacée qui a précédé l'univers, et à laquelle nous ne donnons un nom qu'en trahissant la vérité? Quest-ce que le néant pouvait dire au cœur de Dieu? Comment aimer ce qui n'est pas? Ou même, comment aimer la beauté finie quand on possède en soi la beauté parfaite et sans mesure? Déjà l'amour avait produit en Dieu son ineffable fruit; déjà le Père, le Fils, le Saint-Esprit respiraient coëternellement dans le colloque et dans l'étreinte de leur triple, une et infinie beauté. Ils voyaient, ils touchaient, ils parlaient ensemble leur béatitude, et immuables tous trois dans un même ravissement, ils ne pouvaient plus rien voir, ni rien sentir, ni rien entendre qui méritât d'eux une goutte épanchée de leur amour. Le mystère était accompli tout entier, non Dieu, et qui restait-il pour ébranler votre cœur, et pour qu'il nous découvrit de loin dans l'humanité totale où nous ne vous attendions même pas? (A continuer.)

PROUDHON.

Le voici, ce terrible Proudhon, cet Attila de la propriété. Son aspect n'a rien de formidable. Un homme blond et pâle, de trente-cinq à quarante ans, aux formes lourdes, et qui sera obèse un jour; quelque chose de l'ouvrier, quelque chose de commis, quelque chose aussi du savant. Grandville se serait inspiré de cette apparence pour crayonner le génicidisme et le bouillie de la maladie des pommes de terre. Le public s'étonne. Il s'attendait à voir quelque chose d'impétueux et d'athlétique comme le gentilhomme Mirabeau ou comme le prolétaire Danton, peut-être même quelque chose d'effrayant et de répugnant comme Marat. Mais c'est un bourgeois, dit le spectateur des tribunes, en regardant l'homme et propre figure du représentant des faubourgs. Eh! oui, c'est un bourgeois, c'est même un homme de plume, comme Robespierre, comme Luther, comme Calvin, comme Jean Hus, comme Rousseau, comme Fournier et tant d'autres gens d'habitudes pacifiques, ou du moins fort peu militaires, qui n'ont jamais voulu revêtir la cuirasse, jamais osé ni peut-être daigner mettre la dague au poing; qui se sont contentés de lancer contre l'ordre social des chiffons de papier noir et qui l'ont vu trébucher sous le choc, parce qu'il était ivre de ses poisons dont leur écriture avait fourni la dernière goutte, celle qui fait déborder le vase! Mirabeau, Danton, Marat, personnages secondaires, gens de main, instruments sacrés de l'idée! Ils sortent d'une inspiration supérieure et lointaine, comme la foudre sort du nuage qui s'est amoncelé lentement lorsque le ciel était encore serein. Le nuage se forme à l'écart dans un coin des espaces, attendant qu'un vent de colère se lève et l'emporte vers ceux que Dieu veut punir. C'est d'une ville de province, d'une chambre d'ouvrier, d'un collège, d'une académie et d'une maison de commerce que nous vient M. Proudhon. La révolution de février, politique par accident, sociale par nature, l'a fait représentant de Paris à sa seconde phase, lorsque sont tant ses for-

ces et reconnaissant son instinct, elle a voulu supprimer la bourgeoisie, qui avait présidé comme sage-femme à sa naissance et qui s'en repentait. Point de filiation ni d'itinéraire plus logiques. L'ouvrier sent amèrement, comme tous les ouvriers, les maux de sa condition inférieure. Il se éprouve de réels, que l'état social qui l'entoure, et probablement l'état de son âme, abandonné au hasard, ne l'aurait point à supporter; il en éprouve d'imaginaires, et ce sont les plus lourds. Il veut que son fils soit plus heureux, il a de l'ambition pour cet enfant, il aspire à lui voir porter un autre habit que la livrée du travail, entourée de si peu de crédit et qui semble une si mauvaise protection contre les hommes et contre la fortune. Il fait des sacrifices, il s'impose des privations afin de livrer son fils à l'état, pour qu'à la place d'un bon et brave enfant du peuple, on lui rende un bachelier, un avocat, un médecin, un fonctionnaire, un Mon sieur, enfin, un bourgeois, qui sera maître à son tour, qui aura des domestiques et qui parlera aux gens du peuple le langage sur la tête. L'état s'empare de l'enfant et fait son œuvre accoutumée; il le remplit de sa fatras science; il aiguise son esprit, il fausse sa raison, il trouble son cœur, il lui souffle l'ambition de parvenir ou l'orgueil de briller, qui est de toutes les ambitions la plus implacable et la pire. Voilà un bourgeois, voilà un sophiste, et un sophiste sans patrie. Pour en faire un ennemi de la société, il ne faut plus qu'une passion ou le hasard d'une lecture. La passion vient c'est la frénésie d'orgueil, passion bourgeoise s'il en est une au monde. Le prolétaire et le noble sont soldats et prêtres; le bourgeois est professeur, et surtout avocat; il a inventé mille choses, et entre autres le gouvernement représentatif où l'on parle et où l'on ergote toujours. Pour seconde cette passion naissante, une académie de province, création bourgeoise, se présente à propos. Cette académie, comme toutes les académies du monde, ne se préoccupe de rien tant que de faire écrire par toutes gens et sur tous les sujets. Au lieu de venir en aide au talent déjà formé, en lui commandant un travail utile pour lui-même et pour le public, elle met des questions au concours, alléchant par l'appât d'une récompense mesquine toute la troupe famélique des grimauds qui n'ont pas écrit encore, ou de ceux qui écrivent déjà, mais qu'on ne lit jamais. Lorsque la France s'encombre sous les faux des écrivains et meurt d'un choléra de billes-écrites, il y aurait certes autre chose à faire que d'arroser de gros sous la terre assez plantureuse du sophisme pour y faire germer des fruits nouveaux; mais c'est ce que n'ont jamais voulu comprendre les académies. Celle de Besançon nomme M. Proudhon son pensionnaire, sans lui demander autre chose que de bien ergoter; il la sert au-delà de ses desirs! A une question qu'elle avait faite touchant les conséquences économiques et morales que doit produire en France la loi sur le partage égal des biens entre les enfants, il répondit que la conséquence serait qu'il n'y aurait rien à partager, attendu que la propriété doit être abolie, parce que la propriété, c'est le vol. Voilà, dit-il aux académiciens ébahis, en leur adressant son mémoire, la conclusion économique et morale à laquelle m'ont conduit mes études, encouragées par vous: "Si j'ai néant pour jamais la propriété, c'est à vous, messieurs, qu'il en revient toute la gloire, c'est à votre secours et à vos inspirations que je le dois." Dans un autre passage de la même dédicace, on reconnaît l'enfant du peuple, élevé au-dessus de sa condition, mais non pourvu de l'emploi de son grade. "Pourquoi ne l'avouerais-je pas, messieurs? J'ai ambitionné vos suffrages et recherché le titre de votre pensionnaire en haine de tout ce qui existe et avec des projets de destruction." On y reconnaît aussi le nourrisson de l'université. "J'ai exprimé sur l'Église chrétienne un blâme sévère; je le devais. Ce blâme résulte des faits que je démontre: Pourquoi l'Église a-t-elle statué sur ce qu'elle n'entendait pas? L'Église a erré dans le dogme et dans la morale; l'évidence physique et mathématique dépose contre elle. Ce peut être une faute à moi de le dire; mais, à coup sûr, c'est un malheur pour la chrétienté que cela soit vrai. Pour restaurer la religion, messieurs, il faut condamner l'Église."

La dédicace du premier mémoire sur la propriété est datée de Paris, le 30 juin 1840. Le sage et le savant qui parlait avec cette assurance était jeune encore, mais il avait été bien préparé au collège et il fréquentait les livres et les cours des philosophes; il aspirait largement, il concentrant en lui ces vapeurs et ces miasmes de scepticisme et d'orgueil qui depuis dix-sept ans n'ont cessé de s'exhaler par mille soupiraux officiels des professeurs de la science moderne. De même qu'il y eut des luthériens avant Luther et des voltairiens avant Voltaire, il y eut aussi des proudhoniens avant Proudhon, et ce furent en général les maîtres de l'enseignement public: J'oserai affirmer, dit M. Proudhon en parlant de son mémoire sur la propriété, j'oserai affirmer qu'il n'est pas un économiste, pas un philosophe, pas un jurisconsulte qui n'en soit cent fois plus coupable que moi.

Ce que la science officielle avait si bien commencé au collège, si bien continué dans le haut enseignement par ses leçons et par ses livres, la contradiction, l'esprit de secte et, il faut le dire aussi pour être juste, le spectacle des misères populaires l'ont achevé; l'esprit du commerce y mit le dernier sceau. Il fallait qu'un homme destiné à exercer une grande influence au milieu de nous sût parler la langue du *deuil* et de *l'avenir* et pût tendre ses sophismes de cette couleur marchande, de cette odeur de profits et pertes sans laquelle ni la vérité ni l'erreur ne sauraient circuler et passer partout. Un de ses axiomes est que "toute la philosophie sociale est dans la statistique et dans la tenue des livres. Il s'écrit ailleurs: Oui! l'inégalité existe encore, dans les capacités comme elle existe dans les fortunes; mais ce sont là des perturbations accidentelles de l'économie sociale, ce ne sont pas des lois de la nature." C'est ce langage que doivent nous parler nos réformateurs et nos prophètes. Nous avons en fait mérité cette injure qu'aucun évangile ne peut nous être efficacement prêché s'il n'est vérifié, approuvé, paraphrased à toutes les pages par Bernème.

L'homme d'une époque, pour le bien ou pour le mal, est celui qui rassemble et qui coordonne le mieux en son esprit les divers courants d'idées qui sourdent de toutes parts et qui les met au jour en rendant visible leur corrélation jusque la souterraine, en quelque sorte, et inaperçue. Si M. Proudhon n'est pas cet homme là, il en est au moins le précurseur et peut-être les événements ne feront-ils que donner sa place

à quelque survenant, sabre ou parole, qui sera tout simplement son disciple et son envoyé.

LA STATOLATRIE, OU LE COMMUNISME LEGAL

PAR
L'auteur de la *Solution de grands problèmes*.
Paris. Jacques Lecoffre et Cie—1 vol. in-18.

L'auteur de la *Solution de grands problèmes* a vu de près l'universel malaise et les besoins nouveaux qui travaillent les esprits; il est allé jusques dans les entrailles mêmes du mal qui le dévore. Ainsi le nouveau livre qu'il adresse aux peuples ne sera point l'œuvre d'un extravagant utopiste, encore moins l'œuvre d'une critique ou d'un parti. C'est un livre qui plane au-dessus de tous les intérêts mesquins, de toutes les passions étroites, pour s'inspirer aux sources de la justice et du bon sens, et qui ne se préoccupe que des intérêts généraux de l'humanité. "Livre, nous dit l'auteur lui-même, plein de vérités fortes et amères, entassées avec ordre, mais sans apprêt: livre tout de faits et de principes; car la routine esquissée pour tous, sur tous, même ceux qui gisent encore dans la terre de servitude, doivent rompre bientôt les chaînes qui les amarrent au passé."

Le livre, il s'adresse surtout au peuple français, à ce chef de file de tous les peuples dans la voie des révolutions, à ce peuple pilote dont les rapides manœuvres peuvent, d'un instant à l'autre, faire cingler vers le port ou sombrer dans les flots le grand convoi humanitaire.

Jamais, assurément, le moment ne fut plus grave, plus décisif; jamais l'humanité, dans sa marche, ne rencontra une heure aussi pleine d'angoisses et de périls; jamais la France ne se trouva en face de problèmes à la fois si importants et si difficiles. Quel est le grand mal des peuples? C'est d'avoir trop oublié le code de la liberté parfaite, pour courber le front sous le joug du plus abject, du plus écrasant despotisme.

Quel est leur grand danger? C'est de s'engouffrer dans les abîmes du communisme, qu'ils veulent éviter et de relever dans les déserts du Sinai les idoles de l'Égypte, que Dieu vient de briser par leur mains."

La statolatrie vient le cri d'alarme et signale le péril. Aux armes? s'écrie-t-elle, le communisme est là. "Tous le disent en frémissant, et tous ont raison de le dire et de frémir."

Où, le communisme est là; mais où est-il? qu'est-il? Où il est? partout. "Battu dans la rue, où il n'aurait triomphé que pour en perdre, il va rentrer, et si on n'y prend garde, dans son fort, c'est-à-dire dans les assemblées législatives, où ses ennemis consolideront son trône en voyant sceller son tombeau." Ce qu'il est! Il n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, "le rêve de quelques clubistes forcés", c'est en réalité "le fond de notre droit public, l'application logique de l'ordre social des principes religieux philosophiques, politiques, généralement acceptés, prônés, glorifiés par tous les gouvernements de l'Europe depuis trois siècles."

Le communisme, c'est le monopole et la confiscation de toutes les libertés et de tous les droits au profit d'une classe ou d'un gouvernement."

Le communisme, c'est la centralisation qui fait des capitales "le séjour des élus, et des provinces, celui des damnés du travail."

Le communisme, "c'est un état qui est tout un état qui a tout, un état qui fait tout, le communisme, en un mot, c'est l'omnipotence de l'État."

Exposer ses vérités à la face du soleil, prendre le communisme corps à corps, remonter à sa source, le suivre dans ses progrès, le forcer dans ses derniers retranchements, montrer comment il s'est incorporé aux gouvernements pour de là s'infiltrer dans les masses, comment l'absolutisme qui n'est que le droit du plus fort a succédé au droit public chrétien, comment le règne de la servitude a été fondé sur la ruine de toutes les libertés, tel est le but de la statolatrie ou du communisme légal, et ce but, il faut le dire, est merveilleusement atteint. L'auteur examine, discute et juge les questions avec cette largeur de vues qui le distingue, avec cette touche nerveuse, saisissante qu'on retrouve dans tous ses écrits.

Tout esprit sérieux qui voudra suivre les phases de cette transformation sociale qui s'opère sous nos yeux et connaître les véritables causes de ces commotions violentes qui menacent d'emporter les nations au milieu des tempêtes, devra lire cet ouvrage d'un si haut intérêt.

C'est un coup d'œil aussi sûr que profond sur le passé et l'avenir des peuples; c'est une éclatante lumière sur le bord d'un épouvantable abîme.

SUISSE.

Le grand conseil du Valais a été convoqué le 7 août pour se prononcer sur le pacte qui doit régir la Suisse. Il a été adopté à la majorité de 70 voix contre 7. Le rapporteur a profité de cette séance pour exposer où en sont les rapports de l'Église avec l'État. On se rappelle qu'après la vigoureuse protestation de l'évêque de Sion contre la sécularisation des bénéfices, des négociations avaient été entamées avec Mgr Luquet, et qu'avant de partir pour Rome ce prélat avait proposé au gouvernement la somme de 550-